

## **Pseudonyme**

Je n'aurais jamais pu m'autoriser à écrire ces choses-là sans être protégée par un pseudonyme.

Alger, février 1979. Je rentre chez des amis qui m'hébergent après une rencontre extrêmement éprouvante dans le bureau du directeur de la CAR. Je suis dans un état de tension et de délabrement insupportable. Mon amie me propose d'aller me reposer dans ma chambre. Et là, étendue sur le lit, fébrile et épuisée, saturée des larmes versées, je m'assoupis peut-être un peu. Puis, dans une sorte de brume, mes pensées se mettent à dériver, et voici qu'elles s'arrêtent sur ma mère.

Ma mère (décédée depuis dix ans) avec qui j'avais toujours eu des relations très problématiques. Ma mère qui pleurait trop facilement et de qui je tenais peut-être cette sensibilité à fleur de peau.

Et, soudain, le prénom de ma mère « Madeleine » s'impose : si je parviens à écrire tout ça, je l'écrirai sous le nom de « Paule Madel ».

Oui, je me servirai du prénom de ma mère. Ce sera une façon de revendiquer cette part, pourtant humiliante, de ma personnalité. Ne dit-on pas aussi « pleurer comme une Madeleine » ? Mais je sais que parfois les larmes ont servi de soupape et « m'ont permis de résister. Quelques mois plus tard, au cours d'un rêve, j'entends qu'on parle de Paule Madel. On dit qu'elle a écrit un livre. Et, dans ce rêve, je sais que Paule Madel c'est moi.

*Voir : Transfert.*

## **Quart**

Le quart du tiers du vingtième, ils ne le supporteraient même pas.

Et moi, en plus, je dois supporter leurs petits airs gentiment et ironiquement protecteurs.

## **Quatrième âge**

Été 2007. À ceux qui s'émerveillent de me voir « encore conduire », j'ai l'habitude de répondre que le jour où je ne le pourrai plus, je basculerai dans le quatrième âge (ce qui dans mon esprit est synonyme de dépendance absolue).

Je marche très difficilement, je ne peux plus monter dans l'autobus ni prendre le train seule. Plus possible de faire des courses : mon unique main est monopolisée par la canne.

Conduire, pour moi, ce n'est vraiment pas un luxe !

## **Québec**

C'est depuis mon accident le seul endroit au monde où j'ai pu oublier mon « anormalité ».

Je me revois sur le Mont Royal, où je me suis fait photographe à côté des gardes à cheval ! L'un d'eux a même proposé de prendre l'appareil pour faire un cliché de moi avec l'ami qui m'accompagnait. Je me voyais, dans les yeux de ces gardes à cheval si aimables, comme une jeune femme « normale » (et même charmante !).

C'était merveilleux !

Je me revois dans cette boîte de nuit de Montréal (la première fois de ma vie que j'entrais dans une boîte de nuit) avec le mari, les beaux-frères et les amis de mon hôte canadienne. Quand chacun de mes cavaliers s'extasiait : « qu'est-ce que tu danses bien ! », ma féminité, tellement mise à mal depuis l'accident, m'étais entièrement restituée.

Personne dans les lieux publics ne m'a jamais regardée avec les yeux ronds.

C'était en 1977. J'avais trouvé cet accueil tellement merveilleux que j'ai rêvé pendant des années de faire des démarches pour aller enseigner au Québec.

Hélas, ma presse et mon tempérament velléitaire m'ont empêchée de transformer ce rêve en projet.

Puis les années ont passé : l'accident m'a rattrapée, et de Québec, bien sûr, il n'a plus été question.

## **Quémandeuse**

Il fut un temps où des « proches » qui me rendaient quelque service aimaient assez me faire passer pour une sollicitieuse impénitente.

Me venaient alors à l'esprit (souvenir de jeunesse) les protestations de ce voisin « très porté sur la bouteille » et très critiqué pour ses excès : « Tout le monde voit quand j'ai bu, mais personne ne voit quand j'ai soif ! »

*Voir : Services, Dépendance.*